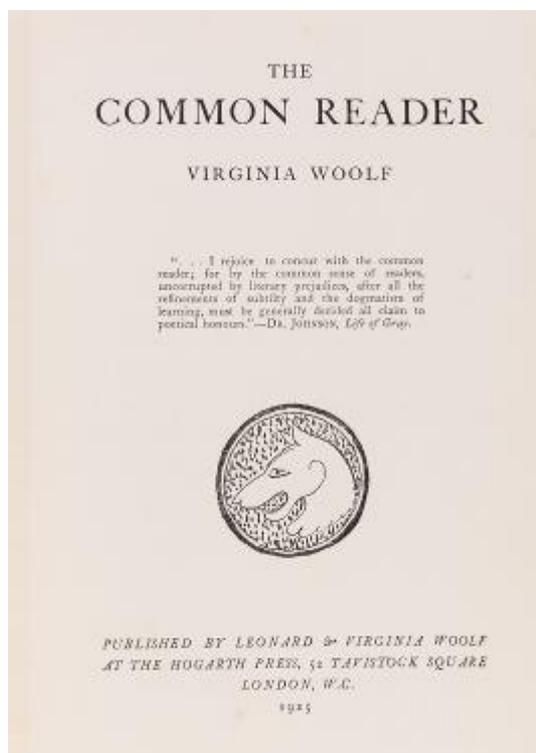
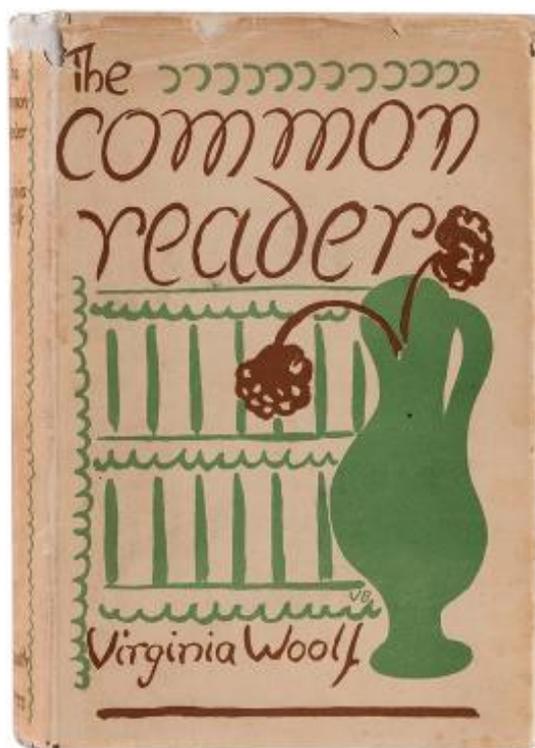


Extrait de *The Common Reader*, The Hogarth Press, Londres, 1925

(voir le texte en anglais ici <http://gutenberg.net.au/ebooks03/0300031h.html#C11>)



Traduit et paru dans :

Essais choisis
Édition et traduction par Catherine Bernard
Traduction nouvelle
(après celle de Josie Salesse-Lavergne)
Folio classique, 2015

<https://www.folio-lesite.fr/Catalogue/Folio/Folio-classique/Essais-choisis#>

Ce texte figure aussi en préface de l'édition 10/18 d'*Orgueil et préjugés*, trad. Denise Getzler

JANE AUSTEN¹

Il est fort probable que, si miss Cassandra Austen avait pu avoir gain de cause, notre connaissance de Jane Austen se limiterait à ses romans. Ce n'est qu'à sa sœur qu'elle écrivait en toute liberté ; ce n'est qu'à elle qu'elle confiait tous ses espoirs, et si l'on peut en croire la rumeur, l'unique grande déception de sa vie² ; mais les années passant, miss Cassandra Austen en vint à redouter que la gloire grandissante de sa sœur ne suscite la curiosité des inconnus et l'intérêt des érudits ; elle se résolut alors à brûler toutes les lettres susceptibles de satisfaire leur curiosité et ne conserva que celles qu'elle jugea trop insignifiantes pour avoir une quelconque valeur.

C'est ainsi que tout ce que nous savons de Jane Austen nous vient de quelques potins, de rares lettres et de ses romans. Les potins qui ont résisté au temps ne sauraient être tenus pour négligeables ; une petite mise en forme, et ils sont tout ce dont nous avons besoin. Ainsi, Jane « n'est guère jolie et, contrairement aux jeunes filles de douze ans, assez guindée... Elle est fantasque et ses manières sont affectées³ », nous dit sa cousine, la jeune Philadelphia Austen. Mrs. Mitford, qui connaissait les demoiselles Austen, trouvait encore Jane « la jeune fille la plus jolie, la plus écervelée, la plus maniérée et papillonnante de toutes les chasseuses de maris qu'elle ait jamais rencontrées ». Une autre amie, anonyme, de Mrs. Mitford en visite chez les Austen, « estime qu'elle est désormais l'incarnation du "célibat" la plus stricte, rigoureuse et taciturne qui se soit jamais vue et que, jusqu'à ce *qu'Orgueil et préjugés* révèle quels précieux bijoux se cachaient dans cet austère écrin, on ne lui accordait pas plus d'attention en société qu'à un tisonnier ou un pare-feu... Il en est désormais tout autrement, nous dit encore la vieille dame ; c'est toujours un tisonnier - mais un tisonnier redouté de tous... Un bel esprit qui sait croquer des caractères et garde le silence ne peut que nous impressionner⁴ ! » De l'autre côté, on trouve les Austen, une engeance plus encline aux dithyrambes familiaux, et qui disent combien ils « étaient attachés à leur sœur et étaient fiers d'elle. Ils l'aimaient pour ses dons, ses vertus, et ses aimables manières et chacun se plut ensuite à déceler une ressemblance chez une de leurs nièces ou de leurs filles avec leur chère sœur Jane, dont ils ne s'imaginaient point pouvoir trouver d'égale⁵. » Charmante, mais rigide, chérie par les siens, mais crainte par les étrangers, l'esprit mordant, mais le cœur tendre - ces traits si opposés ne sont en rien incompatibles, et nous rencontrons la même complexité chez l'écrivain, quand nous nous tournons vers les romans.

Tout d'abord, cette petite fille assez guindée que Philadelphia trouvait si différente des enfants de son âge, si fantasque et affectée, était sur le point d'écrire une histoire étonnante de maturité, *Amour et amitié*⁶, qui, si incroyable que cela puisse paraître, fut écrite alors qu'elle n'avait que quinze ans. Il semble qu'elle fut écrite pour divertir ses congénères ; une des histoires du même recueil présente une dédicace faussement solennelle à son frère ; une autre est illustrée de sages portraits à l'aquarelle réalisés par sa sœur. Ce sont là des pochades qui, nous le sentons bien, étaient destinées au cercle familial ; des saillies satiriques prisées des jeunes Austen qui aimaient à se gausser en chœur des dames distinguées qui « soupirent et défaillent sur le sofa⁷ ».

L'entendre délivrer ses piques contre des vices abhorrés de tous ne pouvait que susciter l'hilarité de ses frères et sœurs. « Je meurs victime du chagrin que m'inspira le décès d'Augustus. Une pâmoison funeste m'aura coûté la vie. Défieez-vous des évanouissements, ma chère Laura [...]. Devenez folle aussi souvent qu'il vous plaira, mais ne vous évanouissez jamais⁸. » Et elle enchaînait à vive allure, aussi prestement qu'elle le pouvait, faisant fi de l'orthographe, nous contant les improbables aventures de Laura et Sophia, de Philander et Gustavus, du gentleman qui se jetait à la moindre occasion sur la route reliant Édimbourg à Stirling, le vol de la fortune cachée dans un tiroir, les mères ruinées et les fils endossant le rôle de Macbeth. Un tel récit ne pouvait que plonger les enfants dans la plus parfaite hilarité. Et pourtant il est évident que cette jeune fille de quinze ans, assise dans le coin du salon qui lui était réservé, n'écrivait pas pour susciter le rire de ses frères et sœurs, ni pour la seule sphère familiale. Elle écrivait pour tout un chacun, pour personne, pour notre temps et le sien ; en d'autres termes, si jeune qu'elle ait été encore, Jane Austen faisait œuvre d'écrivain. Ceci s'entend dans le rythme, la perfection et la rigueur de sa phrase. « Elle n'était rien de mieux qu'une jeune femme au caractère aimable, aux manières polies et obligeantes. Il nous était difficile de concevoir de l'éloignement pour quelqu'un comme elle. Nous ne pouvions en faire qu'un objet de mépris⁹. » Une telle phrase est

¹ « Jane Austen » : essai publié dans le tome I du *Commun des lecteurs* (1925) et qui reprend deux textes précédents : « Jane Austen à soixante ans » (« Jane Austen at Sixty »), paru dans *Nation & Athenaeum*, le 15 décembre 1923 et une recension d'une édition des œuvres de Jane Austen par R. W. Chapman, *The Works of Jane Austen*, Londres, Clarendon, 1923.

² *Déception de sa vie* : Virginia Woolf fait vraisemblablement allusion à ce qui pourrait avoir été une idylle naissante entre Jane Austen et Tom Lefroy (1776-1869), le fils d'un colonel irlandais. Cet attachement sentimental fut sans lendemain, puisque Tom Lefroy se fiança avec une autre en 1797.

³ William Austen-Leigh et Richard Arthur Austen-Leigh, *Her Life and Letters. A Family Record*, Londres, Smith, Elder & Co., 2^e édition, 1913, p. 58-59.

⁴ Lettre de Mrs. Mitford à sir William Elford du 3 avril 1815.

⁵ J. E. Austen-Leigh, « A Memoir of Jane Austen », dans *Persuasion, with a Memoir*, Londres, Penguin, 1965, p. 388.

⁶ *Amour et amitié* : *Love and Freindship* (orthographe originale de Jane Austen) est une œuvre de jeunesse de Jane Austen (1790) qui prend la forme d'une parodie du culte de la sensibilité et de l'émotion qui apparut durant le XVIII^e siècle en Angleterre.

⁷ Jane Austen, *Amour et Amitié*, fin de la lettre IX, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. I, trad. Pierre Goubert, Paris, Bibl. de la Pléiade, 2000, p. 986.

⁸ *Ibid.*, lettre XIV, p. 996 (traduction modifiée).

⁹ *Ibid.*, fin de la lettre XIII, p. 995.

faite pour durer. Pleine d'esprit et d'humour, naturelle, jouant librement de l'absurde - *Amour et amitié* est tout ceci à la fois ; mais quelle est cette mélodie qui refuse de se fondre dans le reste, qui se fait entendre avec insistance tout au long du volume ? C'est un rire que l'on entend. Dans son coin de salon, la jeune fille s'amuse du monde.

Les jeunes filles de quinze ans ne cessent de rire. Elles rient de voir Mr. Binney confondre le sel et le sucre. Elles meurent de rire lorsque la vieille Mrs. Tomkins manque de s'asseoir sur son chat. Mais elles peuvent passer aussitôt du rire aux larmes. Elles n'ont pas de refuge fixe d'où observer qu'il est, dans la nature humaine, quelque chose d'infiniment distrayant, qu'il est en l'être humain quelque chose qui stimule en nous l'esprit de satire. Elles ignorent que toutes les salles de bals ont leur dédaigneuse lady Greville et leur dédaignée Maria. Jane Austen, elle, le savait de naissance. L'une de ces bonnes fées qui se penchent sur les berceaux avait dû l'emmener, tout juste née, voler de par le monde. Lorsqu'elle revint dans son berceau, elle ne savait pas seulement ce qu'était le monde, elle avait déjà décidé quelles seraient les limites de son royaume. Elle savait que si elle pouvait être maîtresse de ce domaine, elle n'en convoiterait pas d'autre. C'est ainsi qu'à quinze ans, elle se faisait peu d'illusions sur les êtres et aucune sur elle-même. Tout ce qu'elle écrit est parfaitement ciselé et précisément situé non pas dans la paroisse, mais dans tout l'univers. Elle est impersonnelle ; elle est impénétrable. Quand, dans l'une des esquisses les plus remarquables du recueil, Jane Austen, l'écrivain, saisit ce qui fait la conversation de lady Greville, rien ne subsiste de la colère que dut éprouver Jane Austen, la fille du pasteur, suite à quelque rebuffade. Son regard fait un repérage immédiat et nous savons avec précision où sont placés ces repères sur la carte de la nature humaine. Nous le savons car Jane Austen s'en tenait à ce qu'elle avait convenu ; elle ne transgressait pas les limites qu'elle s'était imparties. Même à quinze ans, âge vulnérable s'il en est, elle n'eut jamais à se sermonner pleine de honte, à refréner un sarcasme en un réflexe de compassion, ou à adoucir le trait sous un voile de lyrisme. La compassion et le lyrisme, semblait-elle dire, en désignant la frontière de sa règle, prennent fin *ici* ; et cette frontière est parfaitement visible. Certes, elle ne nie pas qu'il y ait dans l'univers des lunes, des montagnes et des châteaux - ailleurs. Elle avoue même chérir une passion secrète : pour la reine d'Écosse¹⁰. Elle avait pour elle la plus grande admiration. « L'un des plus grands personnages que le monde ait connus¹¹ », disait-elle d'elle, « cette ravissante Princesse, qui ne pouvait compter que sur l'amitié du duc de Norfolk, et dont les seuls amis à présent restent Mr. Whitaker, Mrs. Lefroy, Mrs. Knight et moi-même¹² ». Il suffit de quelques mots et d'un éclat de rire pour avoir raison de ce sentiment ainsi maîtrisé. On se souviendra non sans amusement des mots que les Brontë, tous jeunes encore, ont pour parler du duc de Wellington¹³, dans leur presbytère du nord de l'Angleterre.

La petite fille un peu guindée grandit. Elle devint « la jeune fille la plus jolie, la plus écervelée, la plus maniérée et papillonnante de toutes les chasseuses de maris » que Mrs. Mitford ait connue et, incidemment, l'auteur d'un roman intitulé *Orgueil et préjugés*¹⁴, qu'elle écrivit en cachette, dissimulée derrière une porte qui grince, et qu'elle ne publia que bien des années plus tard. Peu de temps après, semble-t-il, elle débuta un autre récit, *Les Watson*, qui, pour une raison inconnue, lui sembla peu satisfaisant et qu'elle abandonna. Les œuvres de second plan des grands écrivains méritent d'être lues, car elles offrent la meilleure clé qui soit pour comprendre leurs chefs-d'œuvre. Dans ce roman, les difficultés qu'elle rencontre sont évidentes et les stratagèmes qu'elle emploie pour les résoudre moins subtilement masqués. En premier lieu, le manque de fluidité et le schématisme des premiers chapitres tendent à prouver qu'elle était de ces écrivains pour qui la première version permet de poser les faits à grands traits et qui ne cessent ensuite d'y revenir pour leur conférer de la substance et une ambiance. Il est difficile de savoir comment elle y serait parvenue - quels auraient été ses ajouts, ses coupes et ses subtils détours. Mais le miracle aurait eu lieu ; ces quatorze années d'une morne vie de famille auraient finalement inspiré une de ces introductions exquises et déliées ; et nous n'aurions jamais su à quelles corvées fastidieuses devait se plier tout d'abord sa plume. À la lecture de ces pages nous comprenons que Jane Austen n'était finalement en rien une illusionniste. Comme les autres écrivains, elle devait imaginer l'ambiance dans laquelle le génie qui lui était propre pouvait se révéler créatif. Certains moments la montrent hésitante ; à d'autres elle nous fait languir. Et puis tout à coup elle touche au but ; les choses se déroulent comme elle le souhaite. Les Edward se préparent pour le bal. Nous croisons la voiture des Tomlinson ; elle nous précise qu'en « même temps que ses gants, Charles reçut l'ordre de ne pas les ôter¹⁵ » ; Tom Musgrave se retire dans un coin

¹⁰ *La reine d'Écosse* : Mary Stuart (1542-1587), reine d'Écosse de 1542 à 1567. Une longue lutte l'opposa à Elizabeth I d'Angleterre. Jugée coupable d'avoir comploté contre Elizabeth, elle fut exécutée.

¹¹ Jane Austen, *Histoire de l'Angleterre*, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 1005. Il s'agit d'un texte de jeunesse, rédigé alors que Jane Austen n'avait que seize ans.

¹² *Ibid.*, p. 1008. *Le duc de Norfolk* : Thomas Howard, 4e duc de Norfolk (1538-1572). Quoiqu'il fût longtemps un proche d'Elizabeth I, il œuvra à la restauration du catholicisme en Angleterre et au retour de Mary Stuart. Il fut condamné pour haute trahison et exécuté. John Whitaker (1735-1808) publia une biographie de Mary Stuart (3 tomes) en 1787 qui prenait la défense de la reine d'Écosse.

Mrs. Lefroy était la tante de Tom Lefroy (voir « Jane Austen », n. 2) ; elle vivait dans un village proche de la résidence des Austen dont elle était intime. Mrs. Knight avait, avec son époux, Thomas Knight, pris sous sa protection l'un des frères de la romancière, Edward.

¹³ *Le duc de Wellington* : Arthur Wellesley, 1er duc de Wellington (1769-1852), stratège de la bataille de Waterloo. Charlotte Brontë était passionnée par la figure de Wellington et lui consacra l'un de ses carnets de jeunesse sous le titre « Anecdotes of the Duke of Wellington », alors qu'elle n'avait que treize ans.

¹⁴ La rédaction d'*Orgueil et préjugés* débuta en 1796.

¹⁵ Jane Austen, *Les Watson*, dans *Œuvres romanesques complètes*, t. I, trad. Jean-Paul Pichardie, *op. cit.*, p. 950. Jane Austen commença la rédaction de ce texte en 1803 et le laissa inachevé.

caché du salon avec une bourriche d'huîtres, dans un état de parfait contentement. Libéré, le génie de l'auteur déborde de vie. Nos sens sont immédiatement en alerte ; nous sommes envahis par cette sensation d'intensité qu'elle est la seule à pouvoir susciter. Mais de quoi cette impression est-elle faite ? D'un bal dans une petite ville de campagne ; de quelques couples qui se croisent et dont les mains se touchent dans une salle de bal ; de quelques mets et boissons ; et, en guise de catastrophe, d'un jeune homme qu'une demoiselle va repousser et une autre traiter aimablement. Il n'y a ici ni tragédie ni héroïsme. Et pourtant l'émotion que suscite en nous cette courte scène est sans commune mesure avec son apparence un peu formelle. La voyant agir ainsi dans cette salle de bal, nous réalisons combien attentive, douce, sincèrement sensible Emma aurait su se montrer dans ces épreuves plus sérieuses qui ne manquent pas de nous venir à l'esprit tandis que nous la contemplons. Jane Austen connaît bien mieux le monde des émotions qu'il n'y paraît de prime abord. Elle nous encourage à compléter ce qui manque. Ce qu'elle nous offre ne semble que trivialité, mais se révèle d'une substance qui envahit l'esprit du lecteur et confère aux scènes les plus apparemment banales l'essence même de la vie. Toujours l'accent est mis sur la nature des personnages. Comment, en venons-nous à nous demander, Emma va-t-elle se comporter lorsque lord Osborne et Tom Musgrave viendront faire leur visite à trois heures moins cinq, au moment où Mary entre avec l'argenterie et les couteaux ? La situation est des plus inconfortables. Les deux messieurs sont habitués à bien plus d'élégance. Emma peut se révéler sans manières ni distinction, insignifiante. Les méandres du dialogue nous tiennent en haleine. Notre attention est tournée vers le moment présent, mais aussi vers l'avenir. Et lorsque finalement le comportement d'Emma confirme les espoirs que nous placions en elle, nous sommes émus comme si nous avions été les témoins d'une affaire de la plus haute importance. Dans ce récit inachevé, et somme toute mineur, se trouve tout ce qui fait la grandeur de Jane Austen. Il a le caractère intemporel de la littérature. Oubliez la vivacité de surface et la justesse de la vision ; il vous reste, suscitant un plaisir plus profond encore, cette compréhension si parfaite des valeurs humaines. Chassez ceci de votre esprit et vous pouvez vous abandonner à la contemplation d'un art plus abstrait qui, dans la scène de bal, parvient si bien à jouer des diverses émotions et tenir l'ensemble en équilibre, que nous en venons à le goûter, comme on apprécie la poésie, pour lui-même et non comme la trame qui emporte le récit.

Mais la rumeur veut que Jane Austen ait été stricte, rigoureuse et sérieuse - « un tisonnier redouté de tous¹⁶ ». De tout ceci nous avons des témoignages : elle savait être sans pitié ; c'est l'un des esprits satiriques les plus implacables de la littérature. Les premiers chapitres si anguleux de son roman *Les Watson* montrent que son génie n'était en rien généreux ; il ne lui suffisait pas, comme Emily Brontë, d'ouvrir la porte pour affirmer sa présence. Avec une modestie joyeuse, elle accumulait les brindilles et les brins de paille avec lesquels faire un nid et les assemblait avec soin. Les brindilles et les brins de paille étaient un peu secs et poussiéreux. Il y a toujours la grande et la petite maison ; un thé à cinq heures, un dîner et de temps en temps un pique-nique ; ce sont les relations mondaines et les revenus des personnages qui définissent les limites de l'existence ; mais ce sont aussi les routes boueuses, les pieds mouillés, et une fâcheuse tendance chez les dames à se sentir lasses ; la vie s'appuie sur quelques principes, le sentiment que l'on peut avoir de sa propre importance et l'éducation propre à la plupart des familles aisées vivant à la campagne. Il n'y a pas de place pour le vice, l'aventure ou la passion. Mais elle n'esquive rien de cette trivialité et de cette médiocrité et n'en dissimule rien. Avec patience et précision, elle nous indique qu'ils « ne s'arrêtèrent nulle part avant d'atteindre Newbury, où un solide repas, tenant lieu à la fois de dîner et de souper, mit fin aux plaisirs et aux fatigues de la journée¹⁷ ». Son respect des conventions n'est pas non plus que de surface ; elle est convaincue de leur valeur autant qu'elle s'y conforme. Quand elle décrit un pasteur, comme Edmund Bertram¹⁸, ou encore un marin, le respect qu'elle porte à sa fonction semble la priver de son génie comique et elle a alors une tendance au panégyrique emphatique ou aux descriptions prosaïques. Mais ce sont là des exceptions ; pour l'essentiel, sa manière de faire nous rappelle l'exclamation de la dame anonyme - « Un bel esprit qui sait croquer des caractères et garde le silence ne peut que nous impressionner¹⁹ ! » Elle ne veut ni réformer, ni condamner ; elle garde le silence ; et cela ne laisse pas d'impressionner. Imperturbable, elle continue d'inventer ses personnages, ses sots, ses fats, ses gens du monde, ses Mr. Collins, ses sir Walter Elliot, ses Mrs. Bennett²⁰. Elle en trace les contours d'un mot, qui claque tel un coup de cravache, et qui découpe leur silhouette à jamais. Ils sont là ; elle n'a pour eux ni compréhension ni mansuétude. Il ne reste rien de Julia et Maria Bertram quand elle en a fini avec elles ; lady Bertram est vouée à « rester assise, à rappeler le carlin et à essayer de l'empêcher d'écraser les fleurs²¹ ». Une justice quasi divine est rendue ; le révérend Grant²², que l'on découvre préférant manger sa dinde bien cuite, finit par provoquer « la venue, par trois grands dîners d'installation au cours de la même semaine, d'une attaque d'apoplexie²³ ». À tel point que l'on peut se demander si Jane Austen n'invente pas toutes ses créatures pour le plaisir exquis de leur couper la tête. Elle est parfaitement satisfaite et contente ; elle ne changerait pas un cheveu sur la tête de qui que ce soit ni ne déplacerait la moindre brique ou le moindre brin d'herbe de cet univers qui lui offre des plaisirs si exquis.

¹⁶ Voir « Jane Austen », n. 4.

¹⁷ *Mansfield Park*, t. III, chap. VII, *Œuvres romanesques complètes*, t. II, trad. Pierre Goubert, Paris, Bibl. de la Pléiade, 2013, p. 359.

¹⁸ *Edmund Bertram* : l'un des héros de *Mansfield Park*.

¹⁹ Lettre de Mrs. Mitford à sir William Elford du 3 avril 1815.

²⁰ *Ses Mr. Collins, ses sir Walter Elliot, ses Mrs. Bennett* : des personnages que l'on trouve respectivement dans *Orgueil et préjugés*, *Persuasion* et à nouveau *Orgueil et préjugés*.

²¹ *Mansfield Park*, t. I, chap. VII, *op. cit.*, p. 73.

²² *Le révérend Grant* : personnage de *Mansfield Park*.

²³ *Mansfield Park*, t. III, chap. xvii, *op. cit.*, p. 447.

Nous ne changerions rien non plus. Car quand bien même, notre orgueil courroucé ou notre sens moral outragé, nous conduirait à corriger un monde si corrompu par le fiel, la mesquinerie et la bêtise, la tâche est au-delà de nos forces. Ainsi sont les êtres - la jeune fille de quinze ans en avait l'intuition ; la femme mûre en apporte la preuve. En ce moment même, une lady Bertram tente d'empêcher un Pug de piétiner les parterres de fleurs ; elle tarde à envoyer Chapman auprès de miss Fanny. La vision est si parfaitement précise, la satire si juste que quoiqu'inflexibles, elles passent presque inaperçues. Nulle pointe de mesquinerie ou de fiel ne nous détourne de notre contemplation. Un étonnant plaisir se mêle à l'amusement. Ces imbéciles sont illuminés par la beauté.

Cette qualité si insaisissable est constituée d'éléments les plus divers dont l'équilibre d'ensemble requiert un génie particulier. L'esprit de Jane Austen va de pair avec un goût parfait. Ses imbéciles sont des imbéciles, ses snobs des snobs car ils dérogent au modèle de raison et de clarté qu'elle a en tête et qu'elle nous transmet tout en suscitant l'amusement. Nul autre romancier n'a pu se prévaloir d'un sens plus incontestable des valeurs humaines. C'est sur l'arrière-plan que dessinent sa détermination infaillible, son bon goût imparable, et son sens moral si strict qu'elle met en lumière toutes ces entorses à la bonté, à la vérité, et à la sincérité qui sont parmi les plus délicieux de toute la littérature anglaise. C'est par un tel mélange du bien et du mal qu'elle décrit Mary Crawford²⁴. Elle la laisse jacasser fort plaisamment contre le clergé ou dire le bonheur de jouir d'un titre de baronnet et de 10 000 livres de rente ; mais il lui suffit de faire ponctuellement entendre sa propre voix, à l'unisson, en douceur, pour que le bavardage de Mary Crawford, pour amusant qu'il soit, devienne sans relief. De là la profondeur, la beauté, la complexité de ses situations. C'est de tels contrastes que découle une impression de beauté et de gravité qui n'est pas seulement aussi remarquable que son esprit, mais en est inséparable. Dans *Les Watson* elle nous donne un avant-goût de ce don ; elle nous amène à nous demander ce qui fait que, sous sa plume, un banal acte de bonté est investi d'une telle signification. Dans ses chefs-d'œuvre, ce même don confine à la perfection. Rien ne semble hors de propos ; c'est le milieu de la journée ; nous sommes dans le Northamptonshire²⁵ ; un jeune homme terne devise avec une jeune fille un peu fragile sur les escaliers, alors qu'ils montent se changer pour le déjeuner, et que tout autour s'affairent les femmes de chambre. Mais de banales et ordinaires, leurs paroles se font soudain pleines de sens et le moment devient l'un des plus mémorables de leur vie. Il enfle ; il scintille ; il rayonne ; il est, l'espace d'une seconde, suspendu sous nos yeux, riche, vibrant, serein ; puis une femme de chambre approche et cette goutte dans laquelle s'est concentré tout le bonheur de la vie, disparaît à nouveau pour se fondre dans le flot quotidien de l'existence.

Quoi de plus naturel, par conséquent que, percevant sa réelle profondeur, Jane Austen ait choisi de décrire la banalité de l'existence de tous les jours, des réceptions, des pique-niques et des bals de campagne ? Nul « conseil pour infléchir son style²⁶ », quand bien même il viendrait du prince-régent ou de Mr. Clarke, ne pouvait la convaincre²⁷ ; aucune romance, aucun récit d'aventure, aucune intrigue politique n'aurait pu éclairer la vie qui se joue sur les escaliers d'une demeure à la campagne telle qu'elle-même la voyait. Le prince-régent et son bibliothécaire se heurtaient à un obstacle peu commun ; ils tentaient de faire plier une conscience incorruptible, d'ébranler un tact infaillible. La jeune fille, qui ciselait déjà ses phrases à l'âge de quinze ans, ne se lassa jamais de les ciseler et n'écrivit jamais pour le prince-régent ou son bibliothécaire, mais pour le vaste monde des lecteurs. Elle connaissait ses dons et elle savait à quel matériau ils pouvaient se frotter sans déroger aux exigences de perfection qui étaient les siennes. Certaines émotions n'étaient pas de son domaine ; des émotions que, quels que soient les efforts ou stratagèmes, elle n'aurait su peindre et exprimer. Elle était par exemple incapable de montrer une jeune fille s'enthousiasmer devant des étendards et des chapelles. Elle était incapable de mettre toute son énergie dans une scène sentimentale. Elle avait toutes sortes de subterfuges pour éviter les scènes passionnées. Elle ne s'approchait de la nature et de ses beautés que d'une manière indirecte qui lui était toute particulière. Elle peut décrire une nuit claire sans faire une seule fois mention de la lune. Et pourtant, à la lecture des quelques mots solennels décrivant « la clarté d'une nuit sans nuages, en contraste avec l'obscurité profonde des bois », c'est bien « la gravité, la paix, le charme²⁸ » de la nuit qui nous apparaissent.

Ses dons atteignent à un équilibre parfait qui lui est propre. On ne compte aucun échec parmi ses romans achevés et aucun chapitre ne déroge à la qualité de l'ensemble. Mais, après tout, elle n'avait que quarante-deux ans quand elle est morte. Elle est morte en pleine possession de ses moyens. Elle était encore susceptible de connaître une de ces évolutions qui font souvent que la dernière période d'un écrivain se révèle la plus intéressante. Vive, irrésistible, douée d'une très grande inventivité, elle aurait très certainement continué d'écrire, si elle avait vécu plus longtemps, et on peut être tenté de se demander si elle aurait écrit de manière différente. La frontière était clairement définie ; les lunes, les montagnes, et les châteaux étaient de l'autre côté. Mais n'avait-elle pas la tentation de temps en temps de la transgresser ? Ne commençait-elle pas à envisager, à sa façon si joyeusement spirituelle, de partir à l'aventure ?

²⁴ Miss Crawford : personnage de *Mansfield Park*.

²⁵ Northamptonshire : comté du nord de l'Angleterre situé dans les Midlands où se déroule l'action de *Mansfield Park*.

²⁶ J. Austen-Leigh, *op. cit.*, p. 348.

²⁷ James Stanier Clarke était le bibliothécaire du prince-régent, futur Georges IV (1762-1830) qui assura la régence (1811-1820), durant la folie de son père. Il entretint une brève correspondance avec Jane Austen en 1815 et 1816, lui relatant les opinions du Régent sur ses romans, dont l'un, *Emma*, lui avait été dédié sur la suggestion du prince lui-même. Dans une lettre du 1er avril 1816, elle décline la suggestion, émanant apparemment du prince, de se tourner vers l'écriture de romances historiques. Voir *Œuvres romanesques complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 1257.

²⁸ *Mansfield Park*, t. I, chap. XI, *op. cit.*, p. 110.

Prenons *Persuasion*, son dernier roman achevé, et imaginons à sa lumière les romans qu'elle aurait pu écrire si elle avait vécu. *Persuasion* a une beauté et une monotonie particulières. Cette monotonie est souvent caractéristique d'une transition entre deux périodes. L'auteur s'ennuie quelque peu. Elle connaît trop bien les us de son univers ; elle ne s'en étonne plus. Sa comédie est pleine d'une amertume qui suggère qu'elle ne s'amuse plus guère de la fatuité d'un sir Walter Elliot ou du snobisme d'une miss Elliot. La satire est âpre et la comédie peu subtile. Elle est moins sensible aux distractions de la vie de tous les jours. Son esprit n'est plus tout à fait à son sujet. Mais quand bien même nous avons l'intuition que Jane Austen a déjà fait tout ceci, et bien mieux, nous percevons qu'elle s'essaie à quelque chose qu'elle n'a encore jamais tenté. Il y a dans *Persuasion* quelque chose de nouveau, cette qualité qui a peut-être précisément enthousiasmé le Dr. Whewell et lui a fait dire que c'était là « le plus beau de ses romans²⁹ ». Elle commence à comprendre que le monde est plus vaste, plus mystérieux et plus romantique qu'il ne lui a semblé jusqu'alors. Nous percevons que les mots qui décrivent Anne s'appliquent à elle : « Elle avait été contrainte à la prudence dans sa jeunesse et, l'âge venant, elle apprenait à aimer le romanesque - conséquence naturelle d'un début qui ne l'était pas³⁰. » Elle s'attarde souvent sur la beauté mélancolique de la nature, sur l'automne alors qu'elle nous avait habitués à nous parler du printemps. Elle parle de « l'influence, à la fois si douce et si triste, des mois d'automne à la campagne³⁰ ». Elle évoque « les feuilles roussies et les haies desséchées³¹ ». « On n'en aime pas moins un endroit parce que l'on y a souffert³² », remarque-t-elle. Mais ce changement ne se ressent pas seulement dans cette nouvelle sensibilité à la nature. C'est toute sa conception de la vie qui est différente. Elle la perçoit à travers les yeux d'une femme qui, elle-même malheureuse, compatit aux bonheurs et aux malheurs de ceux qui l'entourent et qu'elle doit, jusqu'à la toute fin, commenter en silence. C'est pourquoi, plus que dans les autres romans, il est moins question de faits que de sentiments. L'émotion qui s'exprime dans la scène du concert et le célèbre dialogue sur la constance féminine confirme non seulement la réalité biographique selon laquelle Jane Austen avait aimé, mais aussi la réalité esthétique qui faisait qu'elle ne craignait plus de le dire. Les expériences, lorsqu'elles étaient profondes, devaient être enfouies et le temps faire son œuvre de décontamination, avant qu'elle ne s'autorise à en faire un objet de fiction. Mais en 1817 elle était enfin prête. Un changement était sur le point d'avoir lieu aussi dans les circonstances extérieures qui étaient les siennes. Sa gloire n'était venue que lentement. « Je doute, écrit Mr. Austen Leigh, qu'il se puisse trouver un autre auteur qui soit autant resté dans l'ombre³³. » Si elle avait vécu ne serait-ce que quelques années de plus, tout ceci aurait changé. Elle aurait séjourné à Londres, aurait dîné et déjeuné en ville, aurait rencontré des gens célèbres, se serait fait de nouveaux amis, aurait lu, voyagé et aurait rapporté à sa calme demeure provinciale un trésor d'observations dont jouir à tête reposée.

Et quel effet tout ceci aurait-il eu sur les six romans qu'elle n'a pas écrits ? Ses sujets n'auraient pas été le crime, la passion ou l'aventure. Elle n'aurait pas cédé à la facilité et à l'insincérité sous la pression importune des éditeurs et des flatteries amicales. Mais son expérience aurait été plus riche. Son sentiment de sécurité aurait été ébranlé. Son sens de la comédie en aurait été affecté. Elle s'en serait moins remise aux dialogues (*Persuasion* en témoigne déjà) et plus à une forme de méditation pour nous faire comprendre ses personnages. Ces merveilleux petits échanges qui résument en quelques minutes de bavardages tout ce qu'il nous faut savoir d'un amiral Croft ou d'une Mrs. Musgrove³⁴, cette méthode si ramassée, si audacieuse qui nous en dit plus que de longs chapitres d'analyse psychologique, se seraient révélés trop primitifs pour contenir tout ce qu'elle savait désormais de la nature humaine. Sa méthode aurait été aussi claire et maîtrisée, mais aussi plus profonde et plus suggestive, pour restituer non seulement ce qui se dit, mais aussi ce qui reste non-dit ; non seulement ce que sont les êtres, mais aussi ce qu'est la vie. Elle se serait tenue à quelque distance de ses personnages et les aurait vus moins comme des individus que comme un groupe. Son esprit satirique, tout en se manifestant moins souvent, aurait été plus implacable et impitoyable encore. Elle aurait été le précurseur de Henry James et de Marcel Proust - mais j'en ai assez dit. Ce ne sont là que vaines spéculations : l'artiste la plus parfaite entre toutes, l'écrivain aux livres immortels, est morte « au moment où elle commençait à croire en son propre succès³⁵ ».

Mise en forme pour *Voix au chapitre* – Septembre 2022 – Site : <http://www.voixauchapitre.com/archives/2022/austen.htm>

²⁹ William Whewell (1794-1866) présida aux destinées de Trinity College. Sa défense de *Persuasion* est relatée dans l'ouvrage que J. E. Austen-Leigh consacra à sa tante (1870).

³⁰ *Ibid.*, t. I, chap. V, *ibid.*, p. 920.

³¹ *Ibid.*, t. I, chap. X, *ibid.*, p. 967.

³² *Ibid.*, t. II, chap. VIII, *ibid.*, p. 1058.

³³ J. E. Austen-Leigh, *op. cit.*, p. 348.

³⁴ *Amiral Croft* et *Mrs. Musgrove* sont des personnages de *Persuasion*.

³⁵ J. E. Austen-Leigh, *op. cit.*, p. 387.